

La conscience est-elle une « chose parmi les choses » ?

Deux problèmes sont ici soulevés. Le premier concerne l'existence de la conscience : existe-t-elle réellement ou n'est-elle qu'une illusion du langage ? Le second concerne sa définition : est-elle une substance ou une intentionnalité ?



Friedrich
NIETZSCHE
(1844-1900)

» Courants de
pensée
Nietzsche, p. 504

» Une œuvre,
une analyse
Descartes :
le *cogito*, au
fondement de
la conscience ?
p. 28

Texte 1 Le sujet de Descartes est une illusion de la grammaire

Nietzsche cherche à montrer que le « je pense » cartésien ne prend sens que si on accepte certaines des tournures grammaticales propres aux langues particulières. Le sujet croit pouvoir les manier comme un outil neutre, il croit pouvoir se placer au-dessus d'elles. Or, si la langue m'obligeait à dire : « ça parle, ça pense en moi » (sur le modèle de « il pleut », « ça gèle »), est-ce que je croirais encore dans l'évidence du *cogito* ?

- 1 Si j'analyse le processus exprimé dans cette phrase : « je pense », j'obtiens des séries d'affirmations téméraires qu'il est difficile et peut-être impossible de justifier. Par exemple, que c'est *moi* qui pense, qu'il faut absolument *que quelque chose* pense, que la pensée est le résultat de l'activité d'un être connu comme *cause*, qu'il y a un « je », enfin qu'on a établi d'avance ce qu'il faut entendre par penser, et que je sais ce que c'est que *penser*. Car si je n'avais pas tranché la question par avance, et pour mon compte, comment pourrais-je jurer qu'il ne s'agit pas plutôt d'un « vouloir », d'un « sentir » ? Bref, ce « je pense » suppose que je compare, pour établir ce qu'il est, mon état présent avec d'autres états que j'ai observés en moi ; vu qu'il me faut recourir à un « savoir » venu d'ailleurs, ce « je pense » n'a certainement pour moi aucune valeur de certitude immédiate. Au lieu de cette certitude immédiate à laquelle le vulgaire peut croire, le philosophe, pour sa part, ne reçoit qu'une poignée de problèmes métaphysiques, qui peuvent se formuler ainsi : où suis-je allé chercher ma notion de « penser » ? Pourquoi dois-je croire encore à la cause et à l'effet ? Qu'est-ce qui me donne le droit de parler d'un « je », et d'un « je » qui soit cause, et, pour comble, cause de la pensée ? [...]

- Si l'on parle de la superstition des logiciens, je ne me lasserai jamais de souligner un petit fait très bref que les gens atteints de cette superstition n'aiment guère avouer : c'est à savoir qu'une pensée vient *quand elle veut*, non quand *je veux*, en telle sorte que c'est falsifier les faits que de dire que le sujet « je » est la détermination du verbe « pense ». Quelque chose pense, mais que ce soit ce vieil et illustre « je », ce n'est là, pour le dire en termes modérés, qu'une hypothèse, qu'une allégation¹ ; surtout, ce n'est pas une « certitude immédiate ». Enfin, c'est déjà trop dire que quelque chose pense, ce « quelque chose » contient déjà une interprétation du processus lui-même : on raisonne selon la routine grammaticale : « penser est une action, toute action suppose un sujet actif, donc... ». [...] Peut-être arrivera-t-on un jour, même chez les logiciens, à se passer de ce « quelque chose », résidu qu'a laissé en s'évaporant le brave vieux « moi ».

... Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, 1886, § 16-17, trad. P. Wotling, © Flammarion.

1. Affirmation non vérifiée, perçue comme douteuse.

QUESTIONS

11 Quelles sont les trois critiques que Nietzsche adresse à Descartes ?

21 Pourquoi, pour Nietzsche, le « je » n'est-il pas une certitude immédiate ?

